

L'INCOMMODITÉ D'UN PANTALON
ÉTROIT

A MES AMIS DE L'ACADÉMIE D'ESCRIME

(Pour le SAMEDI)

Un nombreux auditoire attendait avec impatience l'ouverture de la séance.

Les salles d'escrime et de gymnase étaient pour l'occasion éclairées *a giorno*, et de magnifiques trophées d'armes, entourés de drapeaux et de banderoles aux couleurs variées, couvraient la muraille de toutes parts.

On causait tout bas. Quelques jeunes *dubés*, penchés sur le siège de leurs voisins, s'amusaient à des jeux de mots horribles, qui malgré leur absurdité provoquaient souvent de la part des jeunes filles un fou rire discret.

Plusieurs regardaient à leur montre et semblaient trouver longues comme des heures, les quelques minutes qu'ils avaient encore à attendre avant le commencement de la représentation. C'est que tous s'étaient rendus à bonne heure afin de prendre les premières places et voir de plus près ce spectacle d'un nouveau genre.

L'objet de cette réunion dans les salles de l'Académie, était une séance d'escrime, que les journaux depuis plusieurs semaines annonçaient avec fracas.

Tout à coup un mouvement général s'opéra parmi l'assistance ; tous les regards se portèrent vers un même point... Aux bruits onduleux des conversations succéda un profond silence. Le professeur Legault avec ses élèves (et j'étais du nombre) entraient en scène.

Conseillé par mon médecin, j'avais été donner mon nom, quelques jours auparavant, comme devant suivre les cours d'escrime, dont cette soirée était l'ouverture.

Le professeur, sous prétexte de remplir ses cadres, mais dont le but évident était de grossir le nombre de ses élèves, m'avait sollicité de bien vouloir remplacer un supposé absent, pour l'exercice préliminaire par lequel il désirait débiter. J'avais donc pour cette fin endossé le costume d'un des prévôts de salle. Mais cet habit, malheureusement était trop petit ; le pantalon auquel il manquait six pouces pour atteindre ma savate, me serrait horriblement la jambe, et me faisais marcher comme sur des échasses.

C'est sous cet affublement à la *Don Quichotte*, que je fis majestueusement, mon entrée dans la salle.

J'exécutai passablement et sans trop éveiller l'attention des spectateurs sur mon inexpérience, la première partie de l'exercice d'ensemble, qui consistait en mouvements des bras. Mais quand, pour les développements des deux organes inférieurs du corps, il me fallut porter le pied droit à cinq pieds du gauche, mon *hôte* qui avait perdu toute élasticité, se refusa à cette contrainte, et je restai, la jambe suspendue, au milieu de mon élan.

Je dus à ma courte honte m'arrêter à mi-chemin. Heureusement à cette phase, le professeur fit rompre les rangs à ses élèves.

J'allais me retirer, content d'en avoir été libéré pour si peu, lorsque j'entendis le professeur annoncer que M. M. Laurence et Marc deux débutants, devaient pour la première fois, prendre un assaut à l'épée.

Un frisson parcourut mon être.

Qu'allais-je faire ?

Mais déjà, tous les regards dirigés sur moi, mirent la confusion dans mes idées, et, balbutiant quelques paroles inintelligibles à des amis qui m'entouraient, je gagnai d'un pas mal assuré, le milieu de la salle.

Mon adversaire Laurence, aussi versé que moi dans l'art des armes, mais d'un caractère hautain, impossible à intimider, m'attendait d'un pied ferme.

Je pris machinalement le masque et le fleuret que l'on me présenta, et j'imitai tant bien qu'il me fut possible, la position d'un escrimeur qui tombe en garde.

— « Allez messieurs, » ordonna un témoin. Ce signal était à peine donné, que mon adversaire, se développant à fond, me portait une botte en

pleine poitrine qui me fit perdre l'équilibre. Fier de son succès, il revint de nouveau à la charge, m'attaqua en *quarte*. Je parai *terce*, j'avais perdu toute contenance, un brouillard me voilait la vue, je distinguais à peine les deux lames des fleurets. Sans me donner le temps de me remettre, il me portait successivement bottes sur bottes.

M'attaquait-il d'un côté, inmanquablement je parais de l'autre ; mon bras comme une manivelle tournait d'une façon vertigineuse. Mon fleuret balayant le plancher soulevait la poussière. Par esprit de conservation les témoins s'éloignaient graduellement.

Un flot d'applaudissements envahit l'auditoire, et le peu d'intelligence qui me restait alors, m'apprit qu'ils n'étaient pas à mon adresse.

— *A votre tour !* me cria le professeur.

Honteux, sentant mon amour-propre se réveiller sous les regards de mes amis et surtout de mes amis qui par comble étaient en nombre ce soir-là, je résolus de porter un coup suprême.

A bout d'haleine, suant à grosses gouttes, je pris mon courage de la seule main que j'avais de libre, et, les yeux fermés, je m'élançai... Je faillis perdre connaissance. J'avais porté une botte terrible, qui, certainement aurait eu des suites très fâcheuses, si par maladresse, je n'eus dirigé le bouton de mon fleuret à deux pieds en dehors de la poitrine de mon adversaire !!!

Ne songeant à autre chose que de me lancer en avant, j'oubliai, hélas, pour mon malheur, le degré d'extension que pouvait atteindre mon pantalon.

Aussi lui fut-elle fatale.

Un bruit mat et saccadé s'était fait entendre, et une fraîcheur subite, au siège de la difficulté, m'annonça l'affreuse position dans laquelle je me trouvais.

Instinctivement, je mis l'art de la guerre à contribution pour couvrir les points faibles, et, les genoux serrés comme dans un étau, je restai là, immobile, droit comme un I.

« Par le hasard le plus funeste

« Mon pantalon s'était fendu,

« Je vous laisse à penser... Du reste

« J'étais tout à fait éperdu. »

Derrière moi, une hilarité générale s'emparait des spectateurs, témoins oculaires du fait, tandis que ceux qui me faisaient face, témoins auriculaires, se demandaient ce que devait bien être la cause de ce brusque arrêt dans le paroxysme du combat.

— Continuez ! continuez ! répéta le professeur.

Si je continue, me dis-je, mon pantalon va peut-être en faire autant.

Je m'épuisais en grimaces effroyables pour attirer vers moi l'attention du directeur de l'assaut, mais, interceptées par mon masque, elles restaient sans effets.

Tous ces yeux qui me regardaient, semblaient autant de fusils braqués sur un condamné militaire.

Ah ! mes amis ; jamais de mon existence, dût-elle se prolonger au-delà des limites de la vie humaine, je n'oublierai cet instant terrible, long d'un siècle et apparemment destiné à s'éterniser.

Parfois, je crois porter—*non pas au front il est vrai*—le stigmate de cette affaire. Et cette pensée partout, toujours me poursuit.

Rencontrant quelquefois sur la rue, des spectateurs de la soirée mémorable, je m'imagine les voir se retourner cherchant s'ils ne trouveraient pas quelques traces de cette déchirure épouvantable.

Mais je reprends le fil brisé de ma mésaventure, car je devais boire jusqu'à la lie, la coupe d'amertume que la fatalité m'avait assignée.

Rouge comme un homard cuit, j'achevais de rôti au milieu de cette salle lorsque enfin l'on vint à mon secours. Un témoin, surpris de cette relâche spontanée et de la prolongation de ce repos, s'approchait de moi pour en connaître la cause.

Je lui dis à travers les fils *barbelés* de mon masque, qu'une des jambes de ma calotte menaçait d'abandonner sa voisine, l'ingrate, et qu'il était urgent, pour sauvegarder mon honneur, de l'arrêter à son début.

Il fit aussitôt cesser le combat.

J'allais me retirer, lorsque soudain je songeai, que pour cette manœuvre il fallait me retourner, et ainsi faire voir à la partie de l'auditoire, qui ne connaissait mon désastre que par ouï dire, le *sujet* de ma capitulation.

Une idée lumineuse jaillit de mon cerveau en trouble, et je disparus de reculons dans le cabinet du professeur.

Hélas ! Dans ma confusion, je confondis les portes et j'entrai dans une armoire attenante au cabinet.

Ma tête donna sur une console, et, j'échappai un cri de douleur qui fut le signal d'un brouhaha indescriptible : des applaudissements, des cris, des éclats de rire.

« Toute la salle
Était en bouleversement. »

Inutile d'ajouter qu'en deux secondes et trois bonds j'allai incontinent, m'enfermer dans l'appartement voisin.

Une heure après, vêtu de mon propre *indispensable*, profitant d'un moment où le professeur, dans une allocution attirait l'attention générale, je me faufilai parmi les spectateurs.

Quelques jeunes filles sur mon passage, se retournèrent, et me jetant un furtif regard, chuchotaient ensemble des choses que j'aurais bien voulu savoir.

Bref, tout penaud de mon échec, je revins chez moi, vouant à tous les diables, l'escrime avec ses assauts.

NED. MARC.

UN MALENTENDU

Madame Briske (revenant de l'église, à son aîné).—Johnny, le Docteur est-il venu pendant mon absence ?

Johnny.—Oui, maman et il m'a bien examiné. Il m'a taté le pouls, regardé la langue et il m'a fait prendre un remède mauvais, mauvais. Je t'assure que j'ai pleuré.

Madame Briske.—Est-il possible ? Je l'avais envoyé chercher pour le bébé !

UNE PETITE VACANCE

Ministre, (à un nègre.) Observes-tu bien les dix commandements ?

Sambo.—Vous savez, je ne suis pas pour m'incriminer.

Le ministre.—J'ai le soin de ton âme ; il faut que tu me dises tout.

Sambo.—Je vais vous dire : ça va bien en dehors de la saison des melons d'eau ; mais quand elle s'ouvre, il y a un des commandements qui me demande une vacance et je le laisse partir.

GARÉ AU COGNAC

Aimez-vous l'eau-de-vie, qu'on devrait bien appeler plutôt l'eau-de-mort ?

Alors, pour vous en dégoûter, lisez le rapport de la commission sénatoriale en France sur les progrès effrayants et les épouvantables résultats de l'alcoolisme.

Sachez tout d'abord, et dès à présent, que la fabrication des eaux-de-vie de vin a presque complètement disparu. On ne connaît plus guère que les alcools dits industriels, tirés de la mélasse, des grains, de la betterave, des pommes de terre, etc.

Beaucoup d'*etc.*, hélas ! et remplis de menaces pour notre cerveau et notre estomac.

Ces alcools, souvent fraudés, contiennent en très notable proportion des éléments toxiques tels que :

1o L'aldehyde, qui est un suffoquant à la manière de l'acide sulfureux, et qui entrave l'action chimique de la respiration ;

2o L'étheracétique, qui est un anesthésique très dangereux ;

3o L'acide propylique, qui est un poison violent.

Et quelques autres substances de même farine. De sorte que quand on croit tuer le ver, le matin, sur le zinc, c'est en réalité le buveur que l'on expédie *ad patres*.